

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) - les vacances exceptées.

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

**ABONNEMENT :**  
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre  
Etranger, . . . 7 fr. 50  
Il est strictement payable à l'avance.

## NOTRE DÉSINTÉRESSEMENT

Vous croyez peut-être que nous allons parler d'abnégation, du sacrifice raisonné, des intérêts personnels que chacun de nous croit obligé de faire dans la mesure où les autres en profitent. Détrompez-vous. Il ne s'agit nullement de louer ici un sentiment généreux qui existe peu encore chez nous et dont l'apparition complète serait toute une révolution pour notre grand bonheur. Le temps n'est pas au d'un pareil éloge, nous ne comprenons pas ce qu'est un légitime amour de nous-mêmes, nous ignorons contre nature, le besoin de conservation basé sur le développement normal et régulier de nos facultés intellectuelles, physiques et morales. Quand nous parlons du désintéressement des étudiants, nous sommes forcés de saisir l'étroitesse d'esprit ou la négligence impardonnable qui nous enferme dans une ignorance.

C'est ainsi que sur cent étudiants, vous ne rencontrerez dix au plus qui soient capables de comprendre ces choses. Les autres?... oui, les autres! Eh bien! disons-le, n'ayons pas peur des mots! Les autres sont des apathiques pour qui l'indifférence en tout constitue l'idéal des règles de vie. Et comme il n'y a pas d'indifférence possible pour un homme intelligent—surtout en ce qui le touche—nous en concluons qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils font! Et comme, généralement, la faiblesse de l'intelligence n'est qu'un corollaire de l'absence de volonté, nous en concluons que ces gens-là n'ont pas de cœur! Voilà! La dire que nos déductions s'appliquent à la grande majorité des étudiants!

Nous sommes sévères pour les autres, direz-vous peut-être. Notre langage devrait être plus modéré. Mais que voulez-vous? Le nous est impossible de rester froids plus longtemps! Nous avons trop de traits qui nous frappent tous les jours et chaque fois nous saisissons d'un étonnement nouveau. Allez aux conférences don-

nées à l'Université pour nous, vous vous croirez des étrangers, vous ne verrez personne de ceux que vous rencontrez aux cours et qui devraient être avec vous. Demandez aux étudiants de s'unir afin de travailler à l'acquisition des forces physiques qui leur sont indispensables ainsi que de l'élégance qui ne peut leur être qu'avantageuse, vous les verrez fuir! Ah! ah! le chien de Jean de Nivelles! Demandez leur de se donner la main pour représenter l'Université dans une équipe qui nous ferait honneur, et quelques-uns vous diront qu'ils veulent être payés! oui salariés!!

Fondez un journal pour les étudiants, passez des nuits à travailler dans le but de leur faire lire ce journal, dévouez-vous corps et âme, sacrifiez-vous pour leur donner un peu de renom et de réputation, et ces étudiants vous tourneront le dos, se désintéresseront de vous et de votre œuvre. Bien plus, parce qu'ils seront incapables d'écrire vingt lignes ou trop lâches pour s'en donner la peine, ils ne souffriront pas que d'autres le fassent à leur place. Ils ne vous liront pas et travailleront à empêcher les autres de vous lire.

C'est ça! c'est ça le désintéressement des étudiants, notre désintéressement à nous! Que ceux qui ne méritent pas ces reproches oublient l'amertume de nos paroles. Si vous portez à l'orfèvre un objet de cuivre pour qu'il le dore, bien que tout l'objet n'ait pas besoin d'être plongé dans l'aide préparateur, même les parties déjà prêtes seront cependant soumises à l'action du liquide. Ainsi devons-nous jeter le blâme sur la majorité afin d'être plus sûrs d'atteindre ceux qui se flattent. Et si notre cri n'est pas entendu, semblable à tous ceux qui l'ont précédé, du moins, aurons-nous la satisfaction d'avoir dit ce que nous pensons. A bon entendeur, salut!

C. LEFRANC.

## La Renaissance espagnole

### VELASQUEZ

#### CONFÉRENCE DE M. J.-B. LAGACÉ

Don Diégo Vélasquez de Silva, issu d'une noble famille portugaise, naquit à Séville, le 6 juin 1599. Dès ses premières années il se révéla tel qu'il devait être toute sa vie, simple, docile et patient. Il reçut une éducation soignée et manifesta une grande inclination pour les sciences; ce qui ne l'empêchait pas, en enfant prédestiné, de couvrir de dessins ses livres de classe. Remarquant ses dispositions, ses parents le firent admettre, à l'âge de 13 ans, dans l'atelier de Herrera le vieux génie brutal qui exerçait une véritable tyrannie sur ses aptitudes. Vélasquez ne se plia pas longtemps aux duretés d'un tel maître et passa dans l'atelier de Pacheco, peintre médiocre, qui ne chercha pas à imposer à son élève ses idées sur l'art mais qui le laissa libre, au contraire, de choisir sa voie et d'y marcher à sa guise.

Dès cet instant, Vélasquez cherchait à découvrir le secret des œuvres vivantes. Au lieu de copier les tableaux des grands maîtres, il se met modestement à l'école de la nature. Il étudie et reproduit les lignes de la figure, le détail des parures, les accessoires du décor. Mais s'il fixe d'un trait assuré les éléments essentiels de la forme, les éléments mouvants, la vibration de la lumière, la transparence de l'atmosphère lui échappent et demeurent la conquête promise à sa maturité.

La noblesse de son caractère, ses belles qualités, les espérances que font naître son grand talent lui gagnent la confiance

et l'amitié de son maître Pacheco et séduisent le cœur de sa fille, Juana de Miranda. Le mariage est décidé et conclu.

Cette femme a seule consolé Vélasquez des misères de l'existence en lui gardant un foyer où il put s'entendre, vivre et penser sous la protection d'une tendresse éprouvée.

Ce fut vers cette époque qu'il exécuta cette série de tableaux religieux qui n'ont aucune des qualités que requiert l'interprétation des dogmes. Il ne sent pas brûler en lui la flamme mystique. Dans les légendes du christianisme il ne voit que les manifestations ordinaires de la vie et ses préférences vont aux scènes où la divinité est la plus pénétrée d'humanité; il représente: "le Christ chez Marthe", "l'adoration des Mages", "les disciples d'Emmaüs"...

Un portrait de Fonseca éveille l'attention blasée du roi.

Présenté à Philippe IV, il reçoit un accueil favorable et se voit attaché à sa personne en qualité de valet de chambre avec des appointements mensuels de vingt ducats, à peu près onze piastres de notre monnaie.

En 1623, Vélasquez terminait son premier portrait de Philippe IV. La satisfaction du roi est telle qu'il déclare ne plus vouloir à l'avenir d'autre peintre que celui-là.

En effet, il n'en eut pas d'autre et ce fut le commencement d'une existence de mercenaire à la solde d'un prince. Phi-

## SERENADE TRISTE

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,  
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez au jardin de rêve où je m'en vais,  
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais.

Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues  
Ca et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

Couleur des jours anciens, de mes robes d'enfant,  
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olfant.

Et vous tombez toujours, mêlant vos agonies,  
Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu dans l'aube au sillon des chemins;  
Vous pleurez de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,  
Dans mes vingt ans déserts, vous tombez toutes, toutes.

Emile NELLIGAN.

lippe IV désormais ne lui laissera plus une minute pour la méditation et la libre fantaisie. Il l'occupera tout entier, l'occupant de besognes ingrates. Ce monarque avait la manie de multiplier ses portraits. Il se faisait représenter en buste, en pied, dans l'intimité, à la chasse, revêtu de son armure, en prière. Son nom, son règne, son visage sont à tel point liés à l'œuvre et à la gloire de Vélasquez, que le peintre et le roi paraissent dans l'histoire inséparables l'un de l'autre. Philippe IV portait sur lui la clef de l'atelier du peintre et, à tout heure il y venait tromper l'ennui des journées sans emploi, soit en posant lui-même, soit en assistant à la pose de son épouse, des enfants et des infantes, des courtisanes... et à défaut de ceux-ci, de ses chiens et de ses bouffons.

Le grand artiste brossait de grandes toiles, un sourire malicieux au coin des lèvres, professant qu'il valait mieux rire de tout de peur d'avoir à en pleurer. Sans dédain comme sans colère, il regardait passer la comédie humaine.

Si le roi témoignait parfois d'une admiration consciente et d'une amitié bienveillante à son peintre, il était incapable d'estimer le prix et la puissance de son génie et il ne se croyait pas obligé à du respect pour son œuvre. Il le payait et fort mal; cela ne le justifiait-il pas d'exiger que ce valet de chambre remplît ponctuellement son office d'amuseur de la cour?

Dans cette cour d'Espagne étroite, ennuyée, rigoriste, Vélasquez passera ainsi toute sa vie.

Que de fois il dut regretter d'être venu frapper aux portes de bronze du palais royal! Que de fois il dut évoquer le souvenir de ces artistes qui ne connurent que la gloire, les honneurs et le succès, qui traversèrent la vie en triomphateurs, partout acclamés comme des conquérants! Le mirage de la gloire ne se lève pas pour lui dans le décor monotone de sa cage dorée. Il est facile de découvrir dans ses œuvres une secrète mélancolie qui pleure en sourdine sous le rire sardonique de ses bouffons et de ses ilotes.

Cependant Vélasquez n'est pas un être morose, envieux ou révolté. Il parvint à se faire une philosophie un peu hautaine et fut assez sage de réaliser sa solitude intérieure.

La première des joies profondes qu'il éprouva fut l'arrivée inopinée à Madrid de Rubens chargé par l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, d'une mission diplomatique. Comme il convenait, ce fut à Vélasquez qu'il incomba de faire les honneurs du palais à son magnifique rival. Il mit à sa disposition son vaste atelier; pendant une année ils travaillèrent ensemble et le temps qui n'était pas consacré à la peinture était employé à visi-

ter les églises, les collections et surtout à échanger leurs idées sur l'art et sur la vie. Le grand Flamand avait 52 ans et était à l'apogée de sa gloire, Vélasquez n'en avait que 29. On conçoit de quelle admiration il entourait ce maître glorieux. Mais Rubens lui rendit en amitié l'admiration dont il se sentait l'objet. C'est en effet sur ses conseils et sur ses instances auprès du roi que Vélasquez dut sa seconde grande joie; celle de voir l'Italie. La première ville qu'il visita fut Venise. Les palais, les églises, les musées, les toiles des maîtres vénitiens, de Titien, de Véronèse, du Tintoret l'éblouissent. Lui qui ne s'est appliqué jusqu'ici qu'à reproduire l'image fidèle de la vie, il sent que sans la lumière qui ouate les contours des choses, leur fait comme un bain de vapeur dorée qui transfigure leur vulgarité, tout art n'est qu'un reflet d'où la vie s'est retirée. De Venise, il passe à Ferrare et à Bologne, pousse jusqu'à Rome où il va chercher le calme et le recueillement de la Villa Médicis, dans la compagnie de Claude Lorrain et du Poussin. A Naples, où il se rend pour faire le portrait de dona Maria, bientôt reine de Hongrie, il se lie intimement avec José Ribera. Mais Philippe IV qui, depuis plus d'une année, n'a pu se faire peindre, rappelle son peintre. Vélasquez reprend à regret le chemin de Madrid.

A mesure qu'il s'éloigne de cette Italie qui lui a révélé de si grandes vérités esthétiques, l'ombre envahit sa mémoire, atténuant la vivacité de ses souvenirs et de ses émotions. Il cherche à mettre d'accord les certitudes de sa foi passée avec les instincts nouveaux que les exemples des grands maîtres ont réveillés au fond de lui-même. Lorsque, définitivement installé dans son atelier, il reprend sa palette, il se sent un homme nouveau, comme si l'Italie avait ouvert sur son intelligence vouée au recueillement des puits de lumière par où les chaudes harmonies des cieux pénétreraient à flots avec le frémis-

(Suite à la dernière page)

## Nos "galas"

Les étudiants en Génie civil et en Architecture seront à l'opéra, demain soir. Le programme comprendra une double distribution: Jeanne Gerville-Réache et Roselli dans "La Navarraise" de Massenet; Helen Stanley et Gaudenzi dans "I Pagliacci" de Leoncavallo.

Ces deux œuvres d'une inspiration si dramatique, et interprétées par de tels artistes, plairont aux esprits les plus raffinés.

Sous de tels auspices, la soirée de l'École sera, comme par les années passées, un succès.